



Les Indiens de l'île Annette, Alaska.

Washington, 9 février.—Le secrétaire Bliss a renvoyé au Sénat avec sa désapprobation le bill qui demande que l'on mette à part p ur les Indiens une étendue de 20 milles de large, sur le territoire que les Indiens occupent maintenant, sur l'île Annette, et qu'on livre le reste aux colons qui arrivent.

Le secrétaire déclare que l'on doit laisser les Indiens maîtres chez eux, qu'on ne doit pas les priver de leur réserve et qu'on n'a pas le droit de leur disputer. Il cite le rapport du missionnaire Wm Duncan qui vit parmi les Indiens, depuis nombre d'années. M. Duncan proteste contre le projet de loi. Les Indiens, dit-il, ont fait de grands progrès et grandement amélioré l'île qu'ils occupent. Si le projet est mis à exécution, tous ces travaux seront perdus. Ce qu'il faut maintenant à cette population, c'est qu'on la protège et qu'on la mette à l'abri des blancs vicieux qui les envahiraient et les corrompraient. Il ne peut résulter d'une pareille mesure que la corruption et la misère.

On a beaucoup parlé de la richesse des mines de cette île. Il y a beaucoup d'exagération dans ces bruits.

La succession présidentielle au Guatemala.

Washington, 9 février.—La dépêche annonçant l'assassinat du président Barrios a été envoyée de Guatemala City, la capitale, où le gouvernement est installé. Elle annonce que le calme régnait.

Cette assurance, ajoutée à la nouvelle de l'élevation immédiate au pouvoir du premier vice-président conformément à la constitution du pays, est une source de consolation pour les fonctionnaires de la légation et atténue dans une certaine mesure la douleur causée par la nouvelle de la tragédie.

Les relations entre le défunt président et le ministre du Guatemala à Washington, señor Lasco Arriaga, étaient d'un caractère plus qu'officiel. Ils étaient des amis personnels, et l'assassinat de Barrios a causé une peine profonde au ministre.

Señor Arriaga dit que le prélat Barrios était un homme aux idées larges et d'une grande habileté administrative. Il n'avait que quarante-deux ans.

Le terme de six années pour lequel il avait été élu expirait le 15 mars, mais l'assemblée nationale l'avait déjà prolongé de quatre ans.

Courte biographie de Barrios.

New-York, 9 février.—Le général D. José Ma Reyna Barrios, président de la république du Guatemala, était né à San Marcos en 1859. Il était neveu de l'ancien président Justo Rufino Barrios, tué en 1885.

Il y a neuf ans, le général Barrios remplissait les fonctions de consul à Hambourg. En 1892 il succédait à Barrillas au poste de président de la république du Guatemala, pour un terme de six ans expirant le 15 mars 1898. Au mois de juin dernier il s'était proclamé dictateur.

Grande sensation dans les cercles officiels de Washington.

Washington, 9 février.—La publication d'une lettre portant la signature de señor Dupuy de Lôme, ministre d'Espagne, et adressée à señor Canalejas, lettres contenant des critiques sévères contre le président McKinley, a causé une profonde sensation dans les cercles officiels de Washington.

On croit qu'elle aura des résultats importants d'ici peu. L'authenticité de cette lettre ne peut pas être établie officiellement, et elle n'est pas démentie dans aucun cercle. L'impression dans les cercles les mieux au courant de la question en général est que cette lettre est authentique en substance, avec quelques inexactitudes de traduction, probablement faites dans le but de rendre plus offensantes les critiques contre le président.

Il est clair que cette lettre était d'un caractère personnel et confidentiel, et, pour cette raison, on ne peut pas la considérer comme une communication publique ou d'un caractère diplomatique.

Malgré ces réserves, le fait que la lettre entière a été publiée conduit à croire qu'elle attirera l'attention officielle. On ne doute guère dans les cercles officiels, si l'authenticité de la lettre est clairement établie, de la retraite de señor Dupuy de Lôme et de son remplacement par un autre ministre.

On doute que le gouvernement des Etats-Unis demande son rappel mais le ministre lui-même saisira cette occasion pour quitter son poste et éviter tout embarras possible à son gouvernement.

A la légation d'Espagne il est impossible d'obtenir aucune information sur la lettre. Le ministre refuse positivement de donner des explications à ce sujet. Il ne confirmera pas ni ne démentira pas cette lettre, en totalité ou en partie. Il n'a fait jusqu'à présent aucune déclaration confirmant ou démentant la lettre, et tous les rapports publiés à cet égard, rapports contenant de prétendus démentis, sont absolument dénués de fondement.

Les informations obtenues au département d'Etat sur une communication de ce genre sont nécessairement limitées, car elles n'ont pas passé par les voies officielles.

POUR GUERIR UN RHUME EN UN INSTANT.

Prenez des tablettes laxatives de Bromo-Quinine. Tous les rhumes disparaissent en 25c. Les véritables ont L. B. Q. sur chacune.

La graisse est absolument nécessaire à ceux qui sont au régime.

Si elle n'est pas de bonne qualité elle peut n'être pas digérée. Alors le corps n'en absorbera pas la quantité voulue. Dans ce cas il y a inanition.

L'émulsion de Scott supplée à cette graisse, en quantité et en qualité voulues, et sous forme de quelque sorte, digérée.

Comez résultat tous les organes et les tissus sont remis en activité.

50 cts et \$1.00 chez tous les pharmaciens SCOTT & BOWNE, Chimistes, New York.

Note officielle.

Washington, 9 février.— A une heure avancée de l'après-midi le département d'Etat a publié la note suivante au sujet de señor Dupuy de Lôme, ministre d'Espagne à Washington, qui a écrit à señor Canalejas une lettre critiquant sévèrement le président McKinley. Le ministre Dupuy de Lôme ne nie pas qu'il ait écrit cette lettre. Le département d'Etat a envoyé une note au général Woodford, ministre des Etats-Unis à Madrid, à cet égard.

Jusqu'au moment où cette note sera communiquée au gouvernement espagnol il serait inopportun d'exposer d'aucune façon la teneur.

A la Chambre des Représentants.

Washington, 9 février.—La majorité républicaine s'est élevée aujourd'hui de 49 à 50 quand la chambre, par 143 voix contre 112, a invalidé l'élection de M. Plowman, un démocrate de l'Alabama, et a déclaré élu à sa place M. Aldrich, un républicain.

C'est la première invalidation faite par la chambre actuelle parmi les membres siégeant.

Au Sénat des Etats-Unis.

Washington, 9.—Pendant plus de trois heures, aujourd'hui, des appels éloquentes en faveur des cubains ont retenti dans la salle du sénat.

M. Cannon, de l'Illinois, et M. Mason, de l'Illinois, ont prononcé des discours à l'appui des résolutions qu'ils avaient présentées hier. Les tribunes étaient foulées, en prévision de discours sur la question cubaine.

M. Cannon a parlé avec calme et sans passion en faveur de sa résolution. Il a déclaré que dans le conflit cubain les espagnols n'osaient pas se mesurer avec les insurgés sur les champs de bataille, mais qu'ils avaient recours à une politique de corruption et de famine, et il a ajouté qu'il croyait que le peuple américain ne pouvait pas être conduit à approuver une telle politique.

Pendant le discours de M. Cannon un incident à sensation s'est produit. Un représentant, qui se tenait près du président, a dénoncé à haute voix comme un mensonge quelque déclaration de M. Cannon, à-t-il semblé.

Pale et ému, l'orateur a répondu à ce qui semblait d'abord une insulte, mais qui a été subseqüemment expliqué d'une façon satisfaisante.

Dans un long et fougueux discours M. Mason a pressé le président d'intervenir immédiatement dans la question cubaine et de mettre fin à une guerre qui, des deux côtés, est devenue si brutale qu'elle blesse la sensibilité du monde civilisé.

M. Mason a dit qu'il ne croyait pas qu'une guerre résulterait de l'intervention des Etats-Unis, mais qu'en tout cas ce serait une guerre honorable et glorieuse.

La Convention de Quarantaine.

Mobile, Alabama, 9 février.—Les délégués à la convention de quarantaine des états du Golfe et des côtes du sud de l'Atlantique, au nombre de cent cinquante, se sont réunis ce matin à dix heures.

Après la prière d'ouverture M. Johnston, gouverneur de l'Alabama, a été nommé président temporaire. Il a souhaité au nom de l'état la bienvenue aux délégués. Son discours peut se résumer ainsi: Ce que nous demandons, c'est que tous les états s'occupent de cette question de quarantaine et la règlent.

Le docteur Moody a été nommé secrétaire. Le comité d'organisation permanente a fait un rapport en faveur de la nomination du docteur C. P. Wilkinson, de la Louisiane, aux fonctions de président permanent. Ce rapport a été approuvé.

Un mémoire sur les droits et les intérêts internationaux relativement à la quarantaine a été lu par M. Hannis Taylor, ancien ministre des Etats-Unis, de Mobile.

La séance de soir a été consacrée à la prise en considération d'un mémoire de l'honorable P. W. Mel-drum, de Savannah sur "La Quarantaine et le Commerce au point de vue légal". Il a parlé dans le même sens que M. Farran. Dans la discussion J. M. Faulkner et W. B. Vandiver, de Montgomery, et T. G. Bush, d'Annisston, Alabama, ont fait une grande opposition. Ces messieurs ont maintenu que toutes les quarantaines, d'état, de comté et municipales, avaient échoué l'état dernier, et qu'une quarantaine nationale uniforme était requise pour assurer une protection convenable et ramener la confiance dans la population.

Fin de l'affaire Luetgert.

Condamnation de l'accusé.

Chicago, Illinois, 9 février.— Adolphe L. Luetgert a été déclaré ce soir coupable du meurtre de sa femme et condamné à l'internement à vie dans le pénitencier.

Luetgert a écouté la lecture du verdict en souriant. Il était dix heures 50 quand les jurés ont fait annoncer qu'ils avaient rendu un verdict et qu'ils attendaient le moment de le présenter à la cour.

Le juge Gary, dont la résidence n'est pas éloignée du tribunal, avait informé les jurés avant son départ qu'il attendrait leur décision, et qu'à l'importe quel heure de la nuit, s'ils rendaient un verdict, il reviendrait au tribunal pour le recevoir, afin de mettre aussitôt promptement que possible un terme à leur long internement. Aussitôt prévus le juge est arrivé à la cour et a reçu le verdict.

Pour les hommes faibles de santé seulement.



Ne perdez pas votre énergie en prenant toute votre vie des drogues. Je vous garantis qu'elles vous donneront ce que vous ne pouvez donner. Votre nature, l'équilibre vital qui relie le cerveau au nerf, l'électricité. Sur ma parole professionnelle, je promets à tout homme faible de santé, jeune, d'un âge moyen ou vieux qui suivra mes conseils, une cure positive et permanente, s'il lui reste assez de vitalité pour reconstruire sa santé. Ma fameuse électricité et support "Electric Belt and Supporting Suspenders" fait courir le courant à travers les parties affaiblies du corps. Elle apaise les douleurs—elle fortifie—elle guérit.

La varicelle est radicalement guérie. Le traitement contient 400 attentions du moi dernier, est envoyé gratuitement, ou peut être obtenu sur commande, ou consultez-moi à mon bureau sans paiement.

Dr. THEODOR SANDEN, 826 Broadway, ville de New York.

DERNIERE HEURE.

Les débats à la Cour d'Assises de la Seine.

Dépôts des généraux de Boisdeffre, Gonz et Mercier, et de M. Trarieux.

Attention entre le général Gonz et Me Laborc.

Paris, France, 9 février.— Me Laborc a protesté contre la limitation apportée à la déposition de Mme Dreyfus. Il a dénoncé les scènes de désordre dans la salle, les rapports des journaux et les attaques contre son client, qu'il a déclarées indignes de la France.

Le général de Boisdeffre a admis qu'avant de témoigner devant la cour martiale dans l'affaire Esterhazy il avait reçu de celui-ci un document relatif à l'affaire Dreyfus, mais qu'il avait refusé de donner d'autres explications à cause du secret professionnel. Le général a admis aussi que le colonel Piquart avait été transféré à Tunis parce qu'il était en faveur de Dreyfus. Il a ajouté qu'il avait personnellement convaincu de la culpabilité de Dreyfus et qu'il avait fait porter à son connaissance avant et après le procès avaient rendu cette conviction inébranlable.

Cette déclaration a causé une sensation dans la salle. Le général Gonz a été appelé ensuite. Une violente altercation s'est élevée entre lui et Me Laborc. Le public s'en est mêlé et le tumulte est devenu tel que le juge a ordonné de faire évacuer la salle.

Les débats ont continué cinq minutes après, et le général Gonz a expliqué qu'il n'avait pas voulu dire tout ce qu'il a dit. L'incident a été déclaré clos. Le général Gonz a alors parlé des investigations faites par le colonel Piquart, investigations qu'il avait encouragées. Il a ajouté qu'il avait dit au colonel d'éviter de faire arrêter le major Esterhazy, comme il en avait l'intention.

Le général Mercier, ancien ministre de la guerre, a déclaré qu'il croyait que le bordereau et les autres documents volés au ministère avaient été communiqués aux journaux par la famille Dreyfus.

Me Laborc a immédiatement demandé qu'il fut permis à Mme Dreyfus d'être confrontée avec le général Mercier et de démentir cette allé-gation, mais le juge a refusé.

L'avocat de M. Zola a alors pressé le général Mercier de dire s'il était vrai qu'un document secret avait été communiqué à la cour martiale qui a jugé Dreyfus, mais le général a refusé de répondre.

A la fin de sa déposition le général Mercier a été acclamé. M. Trarieux, qui remplissait les fonctions de ministre de la justice à l'époque du procès Dreyfus, a succédé au général Mercier à la barre des témoins. Après sa déposition qui ne contenait aucun fait saillant, la cour s'est ajournée.

La foule a acclamé les généraux Mercier et Gonz, tandis que M. Zola est passé presque inaperçu.

M. Yves Guyot, qui avait quitté le tribunal à pied, a été reconnu près du Pont-Neuf et bousculé. La foule menaçait de le jeter à l'eau en criant «à bas les traitres», «à bas les vendus».

Deux agents de police l'ont dégage et l'ont installé dans un fiacre.

Condamnation de M. Rochefort.

Paris, France, 9 février.—Dans le procès intenté par M. Joseph Reinach à M. Henri Rochefort, pour libelle, ce dernier a été condamné aujourd'hui à cinq jours de prison et à 3,000 francs d'amende.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Camperoux et Articles de Toilette pour Messieurs et Dames.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue d'Orléans, sous l'arcade n° 92-1 an—mer. lun. dim.

C. LAZARD & CO., LTD

LES ANCIENS ET POPULAIRES Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Côté des rues Canal et North Peters; 1 nov—Dim Mar Jeu Sam.

A la Havane.

La Havane, île de Cuba, 9 février.—Señor José Maria Galvez, président du conseil des ministres, et les secrétaires Zayas, Rodriguez et Congosto se sont rendus aujourd'hui à bord du croiseur français "Duchoudrieu".

Ils ont été reçus avec le cérémonial habituel. Il y a eu un échange de compliments à l'adresse des nations, la France et l'Espagne. Le capitaine général Blanco est arrivé hier à Cienfuegos, venant de Sagua La Grande. Il a été l'objet d'une réception enthousiaste dans toutes les villes qu'il a traversées. Des groupes l'ont acclamé à toutes les stations de chemin de fer.

Le général Pando, qui remplit les fonctions de capitaine général en l'absence du général Blanco, est parti par un train spécial à Batabano, où il attendra l'arrivée du général Blanco.

Le vapeur Olivette, de la ligne Ward, est arrivé à la Havane. Parmi les passagers se trouvait Mlle Clara Barton, présidente de la Société américaine de la Croix-Rouge.

MM. Reick, Coldwell et Dark, du "New York Herald" se sont embarqués aujourd'hui sur l'Olivette, à destination des Etats-Unis.

Le yacht américain "Buccanero" qui est entré plusieurs fois dans le port sans patente de santé ou autres papiers, portant le pavillon de l'Union Yacht Club, a débarqué, croit-on, Karl Decker, le correspondant du "Journal-Advertiser".

Le yacht est armé d'un petit canon, et on dit que des armes et des munitions se trouvent à bord.

La situation se complique en Crète.

St-Petersbourg, 9 février.—On attache une très grande importance à une communication dans laquelle la Russie, abandonnant la candidature du Prince George de Grèce, à la place de gouverneur de l'île de Crète, laisse percer certaines menaces.

Le roi abandonne toute responsabilité pour les conséquences qui peuvent résulter de cet abandon. En tout cas la Russie, dit la note, ne permettra pas que l'on grossisse le nombre des troupes turques en Crète; elle ne laissera pas non plus opprimer les Crétois.

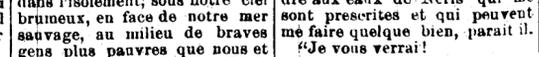
Les vols de grand chemin sur bicyclette.

A bicyclette de 1000 4ème rue, New York, a été l'objet de vols de grand chemin sur bicyclette au Parc Central. Cette histoire de vols a causé de grandes inquiétudes aux hommes montés sur des vélos à évaluation rapide se répète dans les journaux de toutes les parties du pays. Dans son cas, il est dit qu'un pauvre homme, échappé à la police, les malades des rues et de la ville, ont été dérangés de la santé selon toute probabilité échappèrent également à tout arrêt et poursuivront leur but, sans aucun répit, à moins qu'ils ne soient arrêtés dès le début par l'action puissante dirigée et tonique de temps moderne.

Cet excellent produit est la sauvegarde médicale la mieux connue que la maladie est le plus étroitement et plus facilement vaincue. Le sage du Bitter est suivi des plus heureux résultats dans les cas de dyspepsie, constipation, maladies de foie et de nerfs.

Bulletin météorologique.

Washington, 9 février.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi. — Temps beau et froid; vent du sud devenant vent-ouest.



Les yeux sont le trésor de l'homme. Prenez-les en garde. Consultez le spécialiste. C'est la seule méthode. HORTZ OPTICAL CO., Ltd. 714 Broadway, New York.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LA ROCHE SANGLANTE GRAND ROMAN INEDIT. PAR CHARLES MEROUVEL. TROISIEME PARTIE. SANS PITIE. IX. JOUR DE CONGE L'apprentie des modes s'était substituée un défilé de robes...

une vieille robe de la patronne, très belle, ma foi. Du mélange des couleurs adroitement combinées, il résultait un ensemble flatteur à l'œil. Et pas un grain de poussière, pas de feuilles pas de discorde! La petite table de pitchpin qui servait de secrétaire reluisait comme si elle eût été vernie de frais, striée de veines rougeâtres. Les deux chaises légères étaient dans une forme élégante dans leur simplicité. Et puis, que voulez-vous, il y avait sur le tout un parfum de jeunesse, une grâce que la maîtresse du lieu communiquait à son entourage. Elle tordit ses magnifiques cheveux blonds, procéda à sa toilette avec un soin minutieux, mais en même temps avec une vivacité juvénile. Il y eut dans la chambre étroite un clapotis d'eau, un froissement d'étoffes, qui dura une vingtaine de minutes, un bruit de talons de bottines, et Suzanne—mamselle Sozette, comme disait les camarades—apparut vêtue comme à l'ordinaire, et chantant sous sa jaquette, la chemise de mousseline de soie taillée par elle dans les cadeaux de la bienveillante Caroline. Lorsque le chapeau rond, de paille noir, orné de son ruban gris, fut campé sur ses cheveux blonds, Suzanne aurait pu se regarder avec complaisance dans le glace de sa cheminée et s'a-

dresser une flattante révérence. Elle n'y songea même pas. Elle se mit à sa fenêtre et appela: —Mademoiselle Alexandrine! La première se montra aussitôt. —C'est fait! demanda-t-elle. —Oui. —Bien, nous partons! Descendez... Je vous suis. Suzanne se mit à se déshabiller, de mouchoirs, mit sous son bras un paquet tout préparé contenant un objet qui devait être nécessaire pour sa promenade et descendit lestement les cinq étages de son escalier. Elle arrivait à la rue en passant devant la loge du concierge, lorsque la voix de madame Taboureaux appela: —Mademoiselle Suzanne! —Madame!... —Une lettre pour vous. Elle la prit et aussitôt une rougeur colora son blanc visage. Cette lettre venait de Bretagne. Elle était de Pierre de Kerdaniel. Que lui disait-il? Elle Pouvait rapidement, arrê-tée sous la porte cochère, et lut ce qui suit: "Ma chère Suzanne, "C'est un condamné qui vous écrit. "Comme je vous l'avais dit avant mon départ, je suis allé au ministère.

"La j'ai consulté le docteur qui occupe la plus haute place parmi les majors de l'armée. "Sa sentence a été telle que je la redoutais. "Il me sera impossible de continuer mon service. "Les blessures que j'ai reçues me mettent dans la nécessité de quitter le régiment et de renoncer à ma carrière. "Je suis parti désespéré. "Je n'ai pas trente ans, et pour tout dire en deux mots, on me juge plus bon à rien. "Voilà, ma pauvre petite Suzanne, la triste réalité. "Peut-être je pourrais devenir une sorte d'employé, de rond de cuir, obtenir une place quelconque, une profession, par exemple. "Le Ministre qui s'est montré très bienveillant pour moi me l'a fait espérer. "Je ne veux pas de ces emplois pour lesquels je ne me sens pas fait. "J'ai remercié le Ministre et j'ai pris le train, le cœur gros. "Je caressais un rêve qui fut celui de ma pauvre mère. "C'était d'offrir plus tard mon non et ma main à une compagne de mon choix lorsque je serais arrivé à un grade un peu plus élevé, capitaine par exemple. "Me voilà déçu. "Depuis deux jours, je suis à Kerdaniel, dans ma maison qui me semble immense parce qu'elle est vide!

"Telle je l'avais quittée, telle je la retrouve. "Mais combien elle me semble changée, ma chérie! "Celles qui l'aimaient de leur présence ne sont plus là. "Ma mère est allée rejoindre son mari dans la tombe. "Vous êtes loin et sans doute pour toujours! "Je suis tellement attristé que je n'ai pas eu le courage de venir, si ce n'est pour aller manigouiller sur la fosse de celle qui est partie sans me revoir. "J'y ai porté des fleurs à votre intention, comme vous me l'aviez recommandé. "Pauvre bonne mère! "Je suis retourné près d'elle chaque jour depuis mon arrivée, matin et soir. "Dans la nouvelle condition que m'est faite, ne sachant quel parti prendre, j'allais consulter ma chère morte. "Je lui parlais et il me semblait qu'elle me répondait. "Voici ce qu'elle m'a dit et je vous le transmets, ma bien-aimée Suzanne. "Je sais que ma proposition est presque téméraire et que si vous l'acceptez, elle comportera pour vous un grand sacrifice. "Vous êtes jeune, vous êtes intelligente, vous avez l'avenir devant vous. "Vous êtes mieux que belle! "Vous êtes angélique! "Celle à qui j'aurais voulu offrir mon nom, mais avec quel-

ques chances de bien être et d'honneur, c'était vous! "Est-il besoin de vous le dire! "C'était le vœu de ma mère! "Et le mien! "Il ne reste rien, ni avenir, ni fortune, ni espérance d'en acquérir. "D'ailleurs, je n'en ai jamais désiré. "Ce n'était pas là mon but. "Tout ce que j'ai, c'est mon vieux manoir de Kerdaniel, les quelques terres qui l'environnent, et de plus une pension qu'on m'a dit pouvoir être de deux mille francs, l'aumône de l'Etat au malheureux, blessé à son service, et je suis contraint de la recevoir. "Ce ne sera pas la misère; c'est la gêne éternelle, la vie dans l'isolement, sous notre ciel brumeux, en face de notre mer sauvage, au milieu de braves gens plus pauvres que nous et que nous aurons le devoir de soutenir. "Si Dieu nous donne des enfants, nous pourrions à peine les élever, en faisant des soldats de nos fils et des sœurs de charité de nos filles! "Ma pauvre Suzanne, c'est tout ce que je peux vous offrir désormais. "C'est donc les larmes aux yeux que je vous dis: "—Voulez-vous être la triste baronne de Kerdaniel, avec une robe de bure, de vieux meubles vermoullus, une vie de privations

et de devoir, dans une maison qui n'a eu qu'un mérite, celui de servir d'abri à une race d'honnêtes gens et de braves soldats? "Ne me répondez pas tout de suite. "Méditez l'étendue du sacrifice que je vous demande, les difficultés de la vie où vous consueturez à vous engager. "C'est un malade qui vous offre sa main! "C'est un pauvre qui vous prie de partager son sort. "Combien j'aurais été heureux de vous donner davantage! "Tout ce que je peux vous promettre, c'est d'avoir pour vous une reconnaissance égale à votre générosité. "Dans quelques jours, je retournerai à Paris pour me rendre aux eaux de Nérus qui me sont prescrites et qui peuvent me faire quelque bien, paraît-il. "Je vous verrai! "D'ici là, réfléchissez, en pensant que, quelle que soit votre décision, je suis pour la vie, "Votre ami, "PIERRE DE KERDANIEL. "P. S.—Je suis tellement dé-solé, abattu, que je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'à Landeven. "J'y descendrai sans doute demain et je porterai l'argent au père Kerzog. "Je verrai ainsi votre malheureuse mère et tous vos amis du village. "Tout à l'heure comme je fi-